



ANDRÉ BUCHER

**TORDRE
LA DOULEUR**

LE MOT ET LE RESTE

ANDRÉ BUCHER

TORDRE LA DOULEUR

LE MOT ET LE RESTE

2021

Le monde est en mouvement. Nous-mêmes sommes
en mouvement. Nous avons tous perdu un être cher.
Nous avons tous dansé avec le chagrin, et un jour nous
danserons avec la mort.

**Terry Tempest Williams, *Refuge*,
Éditions Gallmeister, 2012**

Vieil homme qui te prépares à passer la porte,
N'aie pas peur.

**Joy Harjo, *Chant du matin*,
Éditions L'Arbre à paroles, 2019**

I

2015

Un petit soleil souffreteux qui patine et vieillit lui aussi. Depuis le temps qu'il brille. Deux nuages rôdent, ils s'approchent, adoptent la forme des mains sans parvenir un seul instant ensemble à l'attraper. Illusion et espoir, l'ombre et la lumière empêtrées dans l'attente d'une solution. Une allégorie de l'ineffable, lancinant théâtre où le chagrin et la douleur jouent à guichets fermés.

Vingt-sept novembre 2015. La journée s'achève sur cette commémoration improbable. Un an seulement et déjà que leur fils Thomas n'est plus. Au cimetière, devant le jardin des souvenirs, Annie sa mère se recueille, elle pense à lui. Une neige fine dans l'air se dissémine et encercle les os rongés d'un feu chétif qui sursaute, tire la langue par intermittence hors d'un brasero, que surveille un employé communal tout en ratissant des

feuilles. Il s'éloigne ostensiblement lorsque Bernie, père de Thomas et mari d'Annie vient la rejoindre.

Ils se tiennent de chaque côté de l'urne, mornes et désunis, à l'image de ces deux nuages. De vieux oiseaux sans ailes et silencieux. À l'horizon, la brume se noie dans la nuit noire. La lune les observe mais elle ne leur sourit pas. Son disque rayé passe et repasse sur les ondes atones du ciel nocturne.

Le matin suivant, après une veille éprouvante, forte du constat que la perte d'un être cher écarte plus qu'elle ne réunit, Annie se réveilla, bien résolue à s'en aller. Aussi, un rien fébrile, elle chercha aussitôt un moyen de s'occuper.

Elle avait souvent rêvé de traverser l'océan mais le balai qu'elle maniait furieusement n'était pas le gouvernail d'un trimaran. Juste une ruse, histoire de conserver encore un soupçon de santé mentale. Surtout devant sa porte: « Toujours penser à faire le ménage sur le palier avant de prendre congé, ça remet les idées en place », affirmait sa propre mère, ce qui ne l'avait point empêchée de perdre la tête sur le tard. Du coup, Annie apprête un nœud à son mouchoir afin de sceller ce jour définitif. Elle se replie à l'intérieur de la maison où se sont succédé pas moins de trois générations. Levant la tête, elle a l'impression que le plafond s'affaisse, qu'il est descendu d'un cran, prêt de s'écrouler. Annie se rapproche de la fenêtre. Le front collé à la vitre, tout en se massant la nuque, elle

se heurte au brouillard à l'extérieur d'où seul surnage un bosquet de cèdres plantés par ses parents alors qu'elle n'était encore qu'une gamine. Elle se dit qu'elle célèbre d'une curieuse manière le lendemain d'un anniversaire déprimant.

Annie réfrène son envie première à l'évocation des deux évènements qu'elle vient d'associer. Les années qui les séparent, lui interdisent de se hisser à présent dans l'arbre où son fils Thomas, adolescent, avait édifié une cabane et dans laquelle il persistait, de temps à autre, à aller se réfugier.

Elle attendrait volontiers de la visite mais ne voit personne accourir, sans doute à cause de cette mélasse de brume, de pluie et de neige fondue qui obture l'espace visuel et encercle l'habitation. Un frêle esquif par les bourrasques, les épreuves de leur vie commune – à elle et Bernie – soudain ballotté. Qu'en dire ? Certes ils avaient survécu mais n'en étaient point sortis indemnes. La violence du choc qui les avait percutés, était telle qu'en perdurant encore maintenant, elle relevait pour chacun de l'indicible.

Annie tourne, vire et tourne dans la salle de séjour devenue hostile. Elle ignore où se trouve son mari parti dès l'aube. Ça lui prend de plus en plus souvent et elle ne voit plus comment y remédier. C'est ainsi, le lien qui se distend, presque une fatalité.

Elle revient à cette lubie de visite car le facteur est arrivé sans prévenir, l'air d'un corbeau affublé d'une sacoche,

descendu comme par magie de son vélo. Après avoir frappé à la porte, il lui a tendu un pli, déclarant préférer le remettre en mains propres à cause de sa boîte aux lettres sous la pluie, semblable à un robinet qui fuit. « Même si les nouvelles sont plus fraîches par temps humide ! » qu'il assure, pince-sans-rire, avant de préciser : « Rassurez-vous, je plaisante... »

Annie esquisse bien un léger sourire mais le cœur n'y est pas. Du coup, il choisit de ne pas s'attarder. À nouveau seule, elle examine l'enveloppe. Elle provient de Montpellier. Sa sœur Hélène, libraire, de dix ans plus jeune, qui lui écrit.

Annie l'ouvre, son cœur s'emballa à la lecture du moindre mot. Voilà qu'elle les ausculte l'un après l'autre, à travers ses lunettes, en entendant striduler les grillons évadés des prés de leur enfance, qui s'installent sans gêne dans chacune de ses pensées. Ils vont devoir attendre qu'elle termine de lire, que la signification exacte de ce courrier s'impose à son esprit comme une invite et qu'il lui pousse des ailes greffées de part et d'autre en guise de membres ; elle qui a toujours refusé de baisser les bras... Cette fois l'ironie analogique de la situation ne lui échappe pas. Elle rit franchement, tant ce genre de réflexion lui paraît cocasse et à la fois déplacée. Qu'importe, les grillons sont toujours là, au cœur de ses préoccupations. Ils n'en bougeront plus.

Annie relit une seconde fois :

Chère Annie

Je pense à toi en ce jour particulier. L'espace temporel d'un an consécutif à la perte d'un être aimé, peut paraître ridiculement court ou interminable, suivant que les souvenirs demeurent toujours vivaces et de telle sorte que l'on doute de voir le chagrin enfin s'estomper. Si tu as besoin d'une pause, tu sais où j'habite. Il y a de la place pour deux chez moi et aussi à la librairie. Figure-toi que j'envisage de m'associer... Toi qui, durant de longues années, fus institutrice, tu ne devrais pas être trop dépaysée. Surtout n'hésite pas.

Je t'embrasse.

Ta sœur Hélène

Lorsqu'en milieu de journée, sur sa lancée, son épouse avait formulé son intention de se séparer de lui, Bernie s'était effondré, agenouillé, la tête enfouie dans son giron. Annie s'était insurgée :

– Arrête ! Ne m'inflige pas ça ! Tu n'as pas le droit.

Elle l'avait vivement repoussé, déchirée entre colère et compassion. Bernie s'était redressé puis sans prononcer un mot, il avait quitté la chambre.

Ensuite, il avait erré dans la montagne. À la tombée de la nuit, il décida de rebrousser chemin. Lorsqu'il franchit le seuil et pénétra dans la cuisine plongée dans la pénombre, Annie n'était plus là. Il découvrit un mot sur la table, l'informant qu'elle partait chez sa sœur Hélène à Montpellier. Il ne l'appréciait guère et cela s'avérait réciproque. En post-scriptum, Annie stipulait que dans l'immédiat elle lui laissait la maison, il serait

bien temps plus tard de s'en préoccuper. Elle concluait par cette phrase qu'il jugea déloyale : « je suis vraiment désolée ». Pas tant que moi, il marmonna. Quarante-trois années de vie commune venaient tout à coup de s'interrompre.

À l'âge de soixante-cinq ans, la rupture s'annonçait pour le moins brutale dans son ultime phase même si au fond peu importait lequel des deux appuyait sur le disjoncteur pour les précipiter dans les ténèbres. Bernie renonça à se saouler.

Une fois que son épouse l'eut recontacté, confirmant qu'elle logeait comme convenu chez sa sœur et répétant une fois encore qu'elle était désolée car cette situation ne pouvait plus durer, tellement l'un et l'autre se retrouvaient confinés dans leur caisson de douleur étanche, Bernie s'était senti meurtri et désemparé.

Pendant longtemps, à défaut de se montrer solidaires, ils avaient tenu tant bien que mal à s'acquitter des tâches journalières et pris leurs repas en commun, ils s'étaient couchés à la même heure comme par superstition, du moins au début, dans la même chambre.

Le silence croissant de jour en jour se faisait oppressant et la disparition de leur fils Thomas ne cessait de retentir, comparable à une déflagration. Déjà à l'hôpital, Bernie s'était écroulé, alors qu'Annie tentait d'encaisser le choc. Avec toute la supposée et nécessaire rationalité qui incombait, le médecin de service avait avancé d'un

ton empreint de sollicitude, qu'il valait hélas et peut-être mieux que leur fils fut victime d'une soudaine dilatation de l'artère entraînant l'hémorragie, que d'avoir subi les affres d'une longue agonie. Abasourdi, Bernie l'avait apostrophé durement.

– Vous désirez nous signifier quoi, exactement ? Que nous sommes censés ressentir une forme de consolation du style : « Rassurez-vous, il n'a pas souffert » ?

L'interne s'était empourpré et n'avait pu que balbutier : « Je suis confus, ce n'était pas mon propos. » Bernie, devant sa mine consternée, avait reconnu à contrecœur :

– Je sais, c'est injuste. Vous n'êtes en aucun cas le réceptacle de la souffrance d'autrui. Mais il est possible que dans pareille circonstance, les mots les mieux intentionnés ou les moins inappropriés finissent quand même par être de trop !

L'homme en blanc s'était crispé et avait déclaré :

– Vous m'excuserez mais j'ai une opération compliquée qui m'attend.

Bernie s'était montré lamentable, submergé par les larmes et la colère qui lui déclenchaient une sorte de surcharge pondérale. Il se sentait enflé de partout.

Annie, lui saisissant fermement le bras, l'avait entraîné vers la sortie, sans émettre de commentaires.

Lorsqu'il se repassait mentalement la scène, Bernie reconnaissait que leur désunion devait avoir débuté à l'aune de ce désastre.

Après le départ d'Annie, la semaine interminable qui en résulta, provoqua en lui une totale confusion. En effet, il faillit tout d'abord incendier la villa de son fils, située un peu avant l'entrée du bourg centre, à la jonction du Jabron et de la Durance, un lieu-dit intitulé Les Bons Enfants, ce qui le mettait en rage. Il ne se sentait guère le courage de l'occuper, encore moins de la vendre ou seulement la louer. Cela revenait à commettre un sacrilège. Thomas était décédé d'une rupture d'anévrisme juste après avoir remisé son car sous le hangar attendant. Un voisin l'avait découvert, inerte, devant sa porte. Perdre un enfant, même adulte, relevait non seulement d'une criante injustice mais le fait même que le processus naturel de l'existence s'inverse, que lui survive et puisse continuer à égrener stupidement les jours voire les années, rendait Bernie fou furieux. Thomas venait de fêter ses quarante-deux ans. Les impulsions brutales sont rarement légitimes, aussi dans un sursaut de lucidité, il s'était ravisé *in extremis*. Après tout, de quel droit pouvait-il se prévaloir ? La résidence de son fils ne lui appartenait aucunement, ce n'était pas lui qui l'avait construite. N'empêche, quand il approchait du bourg, il effectuait un long détour pour ne pas avoir à passer devant avec la tentation de s'y arrêter. Confronté à l'expérience du deuil, on dit communément qu'il ne reste plus que les yeux pour pleurer. Puis ces mêmes yeux deviennent secs. L'écart se creuse entre vous et vos proches. D'où une propension certaine, à force de

demeurer seul, à se croire abandonné. Ce qui pouvait expliquer, outre sa fureur, que Bernie ne se supportait plus dans l'appartement d'Annie.

Il déménagea le peu d'affaires personnelles : habits, disques et livres, auxquels il tenait puis regagna sa ferme, en réalité une vaste étendue de bois et de landes avec une source, une ancienne bergerie transformée en remise pour le matériel et quelques hectares de terre maraîchère. Un vétuste mobile-home attestait que quelqu'un avait à l'origine nourri l'étrange espoir de s'installer. Cet espace montagneux, certes situé plein sud, apparaissait beaucoup trop isolé selon les dires d'Annie qui avait toujours décliné l'offre de s'y établir avec lui. Ce qui justifiait d'avoir conservé la propriété familiale à une heure de route de ce nid d'aigle représentant le point culminant de la vallée.

Bernie décréta qu'il allait en amplifier l'isolement. Il dénicha des pierres d'angle, des linteaux pour les fenêtres et les portes, ensuite il doubla les cloisons de la caravane avec du chanvre et à l'extérieur, en apposant un bardage en bois. Il se sentit vaguement soulagé de rallier sa tanière, procédant ainsi à une sorte de cérémonie d'inauguration, comme s'il sortait du cercle ou de la spirale infernale dans laquelle il se morfondait.

